

Le Monde

La Fille de Ryan

Un film de David Lean

Avec Robert Mitchum, Trevor Howard, Christopher Jones, Sarah Miles



(...) Célèbre critique du New Yorker Pauline Kael a écrit: «Le vide apparaît à chaque image». Nous sommes en 1970, le film qui excite ainsi sa verve est *La Fille de Ryan*: un drame romantique irlandais, adaptation plus ou moins lâche de *Madame Bovary* sur fond de luttes pour l'indépendance.

Presque tous les journalistes de l'époque font chorus, et se réunissent sous l'égide de Madame Kael pour inviter le réalisateur à affronter un débat aux allures de réquisitoire. Le public également le boude. (...)

Ce réalisateur (...) c'est David Lean. Il serait difficile de tomber de plus haut. Encensé par le public comme par la critique pour *Lawrence d'Arabie* (1962) et adulé pour *Le Docteur Jivago* (1965), (...).

On peut comprendre que, l'euphorie des succès précédents aidant, le projet que Lean envisageait d'abord comme modeste et intimiste ait assez rapidement revendiqué l'envergure épique des deux films précédents. La variation bovarienne prend pour décor une falaise gigantesque dans la province irlandaise de Dingle, un village traditionnel entièrement construit pendant l'hiver 1968 pour être détruit à la fin du tournage, une plage immense où Lean et son équipe passeront des jours entiers à attendre que le soleil ou la pluie daignent se prêter aux besoins du tournage (...).

Découvrant ou redécouvrant peut-être ce film qui ressort enfin en salles, le spectateur est invité à faire plus de quarante ans après le meurtre collectif du film l'expérience de la stupeur. Plus fortement encore, s'il garde en tête la formule vipérine de Pauline Kael que nous citons plus haut. Le débat autour du «bon goût» de David Lean reste à la limite envisageable. Il en est pourtant du cinéaste comme de Victor Hugo: face à la puis-

sance de son trait, on manque souvent l'essentiel à s'interroger sur son «goût». (...)

Enfin, il s'avère tout simplement impossible de comprendre comment, (...) Pauline Kael a pu diagnostiquer le vide. Difficile d'imaginer plus plein que ce film-là, plein au sens où un beau fruit peut l'être: la peau velours, tendue sur une chair dense à maturité. Tout y est, la nature, la guerre, l'amour, la mort, la petite histoire et la grande.

La folie, alliance maudite du sublime et du grotesque, merveilleusement incarnée par John Mills, dont l'interprétation de Michael fait à elle seule un film, et une extraordinaire leçon de jeu. (...). Les hommes enfin: un visage, deux visages, la foule instable, ils sont ce que Lean peint le mieux, dans leur sagesse comme dans leurs impostures, leur générosité et leurs élans barbares, toute leur interminable enfance.

L'homme derrière le cinéaste nous montre avec *La Fille de Ryan* un nouveau visage. Si *Jivago* brûlait encore d'un romantisme juvénile, *La Fille de Ryan* est le film de l'âge mûr, où le cinéaste s'autorise des libertés jamais envisagées dans la manière de mener son histoire. Témoin majeur de cette plénitude, la scène d'innamoramento, toute d'ellipse, où le premier baiser, fuyant la narration et ses pesanteurs, n'est qu'un geste de réconfort inexplicablement prolongé en passion sur les lèvres. Ainsi le scandale arrive. Trait de génie que ce vide-là au milieu du tout remuant qu'est *La Fille de Ryan*, et que l'on pourrait voir bien des fois sans en épuiser le sens.

Du chef-d'œuvre maudit de Lean, on pourrait dire comme Flaubert d'un livre: «On peut juger de la bonté d'un film à la vigueur des coups de poing qu'il vous a donnés et à la longueur de temps qu'on est ensuite à en revenir.»